

## Un dimanche aux courses hippiques de Monza

Julie Mazzieri

Number 79, Winter 2020

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/92263ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (print)

2369-2359 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Mazzieri, J. (2020). Un dimanche aux courses hippiques de Monza.  
*L'Inconvénient*, (79), 8–10.

# Un dimanche aux courses hippiques de Zonza

SANS MOBILE APPARENT Julie Mazzieri

Depuis toujours, les dimanches m'accablent. Leur obligation de repos, leur état de semi-torpeur, la lenteur qu'ils parviennent à imposer à toute une ville me plongent dans le plus grand désarroi. Je les hais presque autant que les jours fériés et savoir que je ne suis pas la seule à les détester ainsi ne m'apporte aucun réconfort. Dès les premières heures du jour, le dimanche m'apparaît dans sa pâleur de convalescent, le corps lourd et engourdi, couché sur le côté ou les mains posées sur la poitrine – peu importe – rien qu'à l'entendre respirer par la bouche, je sais déjà qu'il ne bougera pas de là, qu'il n'y a rien à faire, que c'est fichu. « Ne faites pas de bruit », répète-t-on à voix basse. Voilà tout mon malheur : il ne se passera rien. Même si j'ai envie de ne rien faire, je sais qu'à cause de cet imbécile de dimanche toute la maison est condamnée à l'ennui. *Dimanche à la campagne. Le dimanche de Pâques. La promenade dominicale. Venez déjeuner dimanche. Les journaux du dimanche.* Inutile de m'étendre exagérément là-dessus – vous voyez bien de quoi je veux parler.

L'idée d'aller flamber de l'argent au bord d'un champ de courses un dimanche après-midi avait alors tout pour me plaire. À cause des chevaux, bien sûr. Je ne suis plus raisonnable quand il est question d'eux. L'odeur des écuries, le bruit des sabots, la gracilité des jambes, la démarche hautaine et l'impatience de l'animal (« c'est l'impatience faite naseaux », écrivait Ponge), le tintement argentin du mors et de la bride, l'écume blanche qui s'échappe de la bouche, les cuirs imprégnés de sueur, de savon et de graisse, le jargon désuet qui l'entoure – le monde hippique me procure une joie incomparable. La seule perspective du rond de présentation des chevaux où tous se retrouvent avant la course suffit à m'enchanter. Ne serait-ce que pour voir la tête des propriétaires fébriles, reconnaissables entre tous par leurs vêtements qu'ils essaient de garder propres. Les entraîneurs. Les conversations ineptes des parieurs et leurs pronostics délirants. Les chevaux qui piaffent et qui encensent. J'entendais le commentateur hurler dans son micro leurs noms fantastiques : Napoléon Malpic, Dream Pontadour, Divin de Cajus, Kaldair de Lansac, Milady de l'Astrée... Et les jockeys aussi, je les aimais déjà ! Ces petits corps tendineux, dégraissés jusqu'à l'os, si légers qu'on les attrape par la botte et qu'on les soulève d'une seule main pour les installer sur leur selle de poupée. Des têtes brûlées, forcément. Il faut voir leurs gueules de voyous qui dépassent des jolies casaques en satin – à pois, à rayures, à losanges, à chevrons, à damier – trop chatoyantes, trop lustrées pour être portées au milieu d'un champ, en plein jour. On dirait de la lingerie. Les toques aussi. Cerise. Pistache. Ciel. Grenat. Émeraude. Doré. Sans doute faut-il un peu de temps à l'œil profane pour apprécier tout cet « exotisme ». Pour ma part, la

possibilité de parier sur ce spectacle ne faisait qu'enfler mon bonheur. Et, rajoutant de l'ivresse à l'ivresse, il y aurait aussi de la bière fraîche et du muscat pétillant qu'on irait boire à l'ombre des grands pins en étudiant le programme des courses à venir. Que de vices j'allais pouvoir satisfaire en une seule journée !

J'avais entendu parler de l'hippodrome de Zonza il y a quelques années, quand je suis venue m'installer en Corse. Notez bien : Zonza et non pas Nonza – accrochée à la falaise du cap Corse, cette dernière vous emmènerait à plus de deux cents kilomètres du rendez-vous. L'hippodrome de Zonza, donc. On m'avait décrit un endroit improbable, mythique. Situé à neuf cents mètres d'altitude dans la sublime forêt de pins de l'Alta Rocca, au pied des aiguilles de Bavella, il s'agit de l'hippodrome le plus haut d'Europe. À la fin des années 1920, quelques illuminés s'étaient trouvés dans la montagne un plateau suffisamment grand pour y faire courir des chevaux. Jusqu'à une époque assez récente, les courses n'avaient lieu qu'une fois par an. Il y en a désormais six. Des courses de plat : galop et trot attelé. Piste en herbe. Corde à droite. Premier départ à quatorze heures.

Suétone raconte que la veille des courses, Caligula envoyait des soldats imposer le silence dans tout le voisinage afin d'assurer que le repos de son cheval Incitatus ne soit pas troublé. Voilà qui permet en effet de partir avec un net avantage sur ses adversaires. Les extravagances de l'empereur romain à l'égard de son coursier favori ne s'arrêtaient d'ailleurs pas là : « En outre d'une écurie de marbre et d'une mangeoire d'ivoire, en outre aussi de couvertures de pourpre et d'un harnachement de pierres précieuses, Caligula lui fit cadeau d'une maison, d'un personnel d'esclaves et de tout le nécessaire pour que les personnes invitées en son nom fussent reçues avec plus de magnificence. On rapporta aussi qu'il l'avait destiné au consulat. » Peu importe la véracité de l'anecdote : elle traduit cette passion quasi religieuse des chevaux qui pousse à la démesure. Et si l'hippodrome de Zonza n'a rien à voir avec les grandeurs du Circus Vaticanus, j'y allais pourtant avec la certitude d'y retrouver ce fanatisme qui anime les propriétaires de chevaux et qui fait hurler à pleins poumons les spectateurs. Pour une fois, j'avais un vrai sujet et j'allais écrire une vraie chronique : j'irais sur le terrain et je rendrais compte de mon époque à partir de cet échantillonnage dominical. Si l'écriture telle que je la pratique habituellement (c'est-à-dire la fiction qui n'est pas mise au service de l'actualité) peut donner l'impression de vivre sous cloche, j'allais cette fois-ci monter dans ma voiture, faire trois heures de route et prendre une grande bouffée d'air du temps.

Deux cents kilomètres séparent la ville de Bastia où je vis et le village de Zonza. Pour s'y rendre, il faut emprunter la route nationale et longer la côte jusqu'à Solenzara avant de s'engager sur une route de montagne. La première partie du trajet est sans charme véritable, si ce n'est celui des grandes surfaces, des parkings et des ronds-points. Une étonnante statue équestre aux proportions douteuses orne d'ailleurs l'un de ces carrefours giratoires. Coincé entre un concessionnaire automobile et un bar-tabac, un commandeur en cuirasse se tient sur un cheval cabré – un tout petit cheval – que l'on dirait effrayé par le carrousel des voitures et qui, s'il quittait sa pose éternelle pour soulager un instant ses pauvres jarrets de bronze, verrait de chaque côté de lui les pieds du preux cavalier toucher le sol comme ceux d'un enfant sur une draisienne.

Il faut rouler encore un peu pour voir défiler les parcelles de vignes, les haies de lauriers-roses, d'eucalyptus et de chênes-lièges. Les terrains de camping. Les programmes des cinémas en plein air délavés par le soleil. C'est seulement à ce moment que le voyage semble commencer. Les pluies de la veille avaient exacerbé l'odeur du maquis. « C'est très bien, me disais-je, cette fraîcheur apportera de la vigueur aux chevaux. » Je m'efforçais de ne pas penser aux coups de cravache et surtout de ne pas penser au scandale premier de l'homme sur le dos d'un cheval. Quel artifice ! Quelle incongruité ! Quand on y pense bien, l'homme à cheval est plus que jamais saugrenu à notre époque. Un animal sur le dos d'un animal. Ce n'est pas un endroit où s'asseoir. C'est ridicule et cela n'intéresse d'ailleurs plus personne. Je me demande bien ce que l'on va construire à la place de Blue Bonnets.

Au café de Solenzara, quatre jeunes touristes parlaient et riaient fort. Ils n'avaient pas plus de vingt-cinq ans. La veille, ils avaient fait la fête, et ils avaient

Quand on y  
pense bien,  
l'homme à  
cheval est plus  
que jamais  
saugrenu à  
notre époque.

visiblement la gueule de bois. La serveuse leur a apporté des pizzas et une bouteille de rosé. L'un d'eux a dit qu'ils avaient déjà explosé le budget de la semaine. Une fille a quitté la table et est revenue quelques minutes plus tard avec une pile de cartes à gratter qu'elle a distribuées à chacun. Ils ont continué à boire et à manger tout en grattant frénétiquement leurs cartes avec ce qui leur tombait sous la main – un couteau, une pièce de monnaie, un briquet. *Cheap thrills*, ai-je pensé. Mais au fond, pourquoi pas. Chacun son dimanche. Seulement, je n'avais jamais vu cela – des jeunes jouer à la loterie de façon aussi décomplexée. Je n'y avais jamais pensé. Les tirages au sort, les grandes tombolas de charité, oui, bien sûr. Mais je croyais naïvement que la jeunesse se suffisait à elle-même ; que le prurit de la chance ne survenait que bien plus tard.

Je n'aurais pas dû m'attarder aussi longtemps à Solenzara. À quoi bon écouter palabrer les tables voisines et se laisser aller à des considérations oiseuses ? C'était sûr, j'allais rater la première course. La route départementale qui mène à Zonza est rose. Un drôle de rose. Un rose saumoné. On a dû mélanger du granit au bitume. N'empêche qu'il y avait quelque chose d'étrange à rouler sur cette langue d'asphalte. La mer était désormais loin derrière. La radio ne captait plus rien ou encore si mal qu'il était préférable de rouler en silence. Il faudrait décrire ici la forêt de pins laricios et les aiguilles de Bavella, mais ce genre de descriptions pittoresques me coûte tant, on devra s'en passer. La voiture peinait à monter les côtes, il fallait constamment changer de vitesse. L'embrayage chauffait un peu. Une fine pluie a commencé à tomber. Il y avait du brouillard par endroits. Impossible de foncer sur cette route en lacets sans risquer à tout moment de finir dans le décor. Étrangement, je ne croisais aucune voiture. Aucune voiture devant non plus. Je me suis dit : merde, c'est quand même pas la messe ; depuis quand n'a-t-on plus le droit d'arriver en retard aux courses de chevaux ? Un minuscule panneau était planté à l'entrée de l'hippodrome. J'aurais pu le rater cent fois.

•

Les courses avaient été annulées. « Les pluies tombées pendant la nuit ont eu raison de la détermination de l'organisation et la réunion hippique prévue ce jour sur l'hippodrome de Zonza est reportée à dimanche prochain », l'irais-je à mon retour dans le *Corse-Matin*. Je n'en croyais pas mes yeux. J'étais condamnée à la fiction. Une seule voiture se trouvait dans le stationnement : une fourgonnette remplie jusqu'au toit de sacs, de jouets et de serviettes de plage. Personne. Il n'y avait personne. Les deux grands vantaux du portail métallique étaient fermés avec une chaîne et un cadenas. Juste derrière, une chaise posée à côté d'une table : PROGRAMMES 5 EUROS, avait-on écrit au feutre sur un carton.

Je refusais d'être aussi ridiculement disqualifiée. Deux ornières boueuses s'enfonçaient dans la forêt – je les ai suivies. Le champ de courses était juste là, en contrehaut, de l'autre côté du grillage. Il me fallait trouver un endroit où les buissons de ronces étaient moins denses et où j'allais pouvoir me tenir aux branches pour monter. J'ai entendu un bruit derrière moi. La famille de touristes retournait à sa voiture et, en m'apercevant sur le talus, l'un des enfants s'est mis à supplier *moi aussi moi aussi moi aussi je veux monter*, mais la mère a tout de suite répondu *non non pas question tu vois bien qu'on peut monter mais qu'il est impossible de redescendre sans se casser la figure* et Dieu merci ils m'ont laissé contempler en paix cette acropole du cheval.

C'était encore mieux que je ne l'avais imaginé. À la fois modeste et somptueux. Onirique. La piste en herbe et les longues lices blanches. Le grand virage. La lumière. Les estrades vides et les chaises posées ici et là sur le parterre mouillé. Sous les arbres, des baraques en bois pour les paris et les frites. Le silence absolu. « Les dimanches m'accablent », me suis-je dit en m'accrochant à la grille pour ne pas tomber. ■